

## LES ARMÉNIENS

Le peuple arménien agonise sous les coups des barbares. Ce sera là le grand crime du xx<sup>e</sup> siècle, parmi les forfaits sans nombre dont rougissent ses jeunes années; ce sera la grande honte de la Turquie, dont l'histoire est déjà si riche en cruautés. Omar et ses bandes d'Arabes pillards, Djenghiz-Khân, Timour-Leng, et tous les grands conquérants de l'Islam, ont écrasé des empires, anéanti des royaumes, renversé des trônes; mais aucun d'entre eux n'a froidement ordonné l'extermination d'un troupeau d'êtres sans défense. Dans leur violence, ces destructeurs conservaient le respect d'eux-mêmes, et ne versaient le sang que dans les colères de la lutte. En 1453, dans la ville des Basileus prise d'assaut, cinquante mille Grecs tombèrent sous le yatagan du vainqueur. Mais Mahomet II arrêta le massacre. C'est au sultan sanguinaire, à l'ami de Guillaume II, et aux Jeunes-Turcs, dressés par la culture germanique, qu'il était réservé d'accomplir à la face du ciel, le plus monstrueux attentat qui se soit vu depuis les temps de la barbarie assyrienne.

Par leur langage, les Arméniens appartiennent à la branche indo-européenne de l'Occident. Ils sont proches parents des Grecs et de nous-mêmes; peut-être étaient-ils plus étroitement encore liés aux Pélasges. Ce ne sont pas des Indo-iraniens, ni des Sémites, bien que certains auteurs fantaisistes l'aient avancé; ce sont des Orientaux par leur habitat

seulement, mais des Européens, par leurs origines, leur parler, leur religion, leurs mœurs et leurs aptitudes.

L'histoire de ce peuple se perd dans la nuit des temps. Venus on ne sait d'où, peut-être des steppes de l'Asie centrale, en même temps que bien des hommes dont nous descendons, les Arméniens se sont présentés sur le Bosphore, arrivant de la Thrace, dans les siècles qui ont connu la grande lutte immortalisée par Homère. Entrés en Asie Mineure, ils se sont arrêtés en Cilicie; puis, après une longue station, contrairement aux lois générales des migrations humaines, ils se sont avancés vers l'Orient, pour venir se fixer dans les pays de l'Ararat et du lac de Van. On était alors aux derniers temps de la puissance assyrienne, époque où de grands mouvements de peuples se produisaient dans l'Iran, où les Mèdes s'emparaient de la suprématie, où disparaissait le royaume d'Ourartou (Van). C'est alors, seulement, que les Arméniens commencèrent à jouer un rôle dans les événements politiques. Sous Darius I<sup>er</sup> et ses successeurs, ils étaient déjà constitués en nation, élevaient des temples aux divinités de leurs ancêtres; mais, en même temps qu'ils affermissaient leur autonomie dans les hauts pays du Tigre, de l'Euphrate et de l'Araxe, les Mèdes (aujourd'hui les Kurdes), refoulés par leurs frères iraniens, les Perses, chassés de l'Atropatène (Azerbaïdjan), gagnaient les montagnes, venaient s'établir dans cette longue chaîne qui, partant de l'Ararat, court au sud vers le golfe Persique, et débordaient en même temps dans les pays jadis assyriens, au sud et sur le flanc oriental de la Grande Arménie. Dès lors, le contact était établi entre les Kurdes et les Arméniens, peuples de tendances contraires qui, malgré deux millénaires et demi de voisinage, ne sont jamais parvenus à vivre en paix.

L'invasion turque, après avoir chassé les Iraniens de tout le nord de leur domaine naturel, après avoir colonisé la basse vallée de l'Araxe, celle de la Kourah, et la plaine persane, jusqu'à Hamadan, n'a fait que traverser le Kurdistan et l'Arménie. Elle est passée comme passe l'orage, en ravageant; mais sans modifier la nature ethnique de ces régions montagneuses. Les Turcs Seldjoukides, en détruisant Ani, portaient le coup fatal au dernier foyer de l'indépendance arménienne; tandis

que les Kurdes, insoumis, se retranchaient dans les hautes vallées, divisés en tribus, comme ils l'étaient jadis aux temps florissants de la Médie. C'en était fait du rôle politique de la Grande Arménie. Ses territoires furent partagés entre les Turcs et les Persans, et, beaucoup plus tard (1827), les Russes, en s'avancant jusqu'à l'Araxe, placèrent sous leur protection Etschmiadzin (Vagharchapat), la Rome des Arméniens orthodoxes et les ruines de leur infortunée capitale, Ani. Quant à la Petite Arménie, au royaume des Lusignan, peuplé d'un vieux fond demeuré en Cilicie, et d'émigrés de la Grande Arménie, à peine survécut-elle aux Croisades.

En dépit de leur patriotisme ardent et de leur glorieux passé, les Arméniens sont donc privés de patrie depuis bien des siècles et, ainsi qu'il arrive chez tous les peuples opprimés, ils se sont répandus dans les pays voisins de leur ancien patrimoine, cherchant, individuellement, par leur intelligence et leur travail, une place au soleil, alors que le Destin semblait pour toujours en refuser une à leur nation.

C'est ainsi que, de Téhéran au Bosphore, de la grande muraille du Caucase à la vallée du Nil, les Arméniens, grâce à leur activité et à leur entendement des affaires, sont parvenus à se rendre indispensables chez leurs maîtres moins bien doués qu'eux. Il suffira de citer Nubar-Pacha, Tigrane, Yakoub-Pacha Artin, en Egypte seulement, pour montrer le rôle très actif que les Arméniens ont joué dans les pays musulmans; mais à côté de ces hommes, dont les noms sont inscrits dans l'Histoire, il y avait la foule plus modeste des employés; et les Turcs, inaptes aux choses administratives, s'estimant trop heureux de trouver parmi les Arméniens d'habiles gens de bureau, leur avaient abandonné, comme autrefois les Byzantins, la plupart des fonctions qu'eux-mêmes se sentaient incapables de remplir. L'insouciance musulmane ne saurait se plier aux mille nécessités de la vie d'un État; aussi, peu à peu, la Turquie toute entière fut-elle entre les mains de ces chrétiens laborieux.

Tant que l'Empire ottoman fut grand, riche et puissant, tant qu'il eut le droit de ne pas compter, le petit fonctionnaire ne porta pas ombrage au Turc; mais du jour où l'effondrement des rouages de l'État fit présager sa ruine, les

rancunes s'éveillèrent; on rendit les serviteurs responsables. Un mécontentement latent naquit chez les mahométans, sorte de jalousie mêlée d'humiliation et de crainte, qui n'attendait pour se transformer en haine violente qu'un signe parti d'en haut.

Ce signe était depuis longtemps prémédité par le Sultan et par la politique germano-turque. Respectueux de la foi de leurs ancêtres et très patriotes, les Arméniens caressaient, dans le fond de leur âme, le rêve de rétablir un jour cette nationalité qui leur était chère et, dans ces tendances, bien naturelles d'ailleurs, le Turc vit un danger pour son empire, une velléité de révolte de la part de ses serfs. Dès 1894, les massacres étaient déjà commencés dans les provinces : par une protestation violente irréfléchie, l'affaire de la Banque Ottomane (1896), des Arméniens venus des États-Unis, imbus d'idées qui ne pouvaient avoir cours sur le Bosphore, donnèrent aux brutalités turques un semblant de légitimité. Le tigre s'éveilla; et, en moins de deux jours, par ordre de Yildiz, plus de dix mille Arméniens trouvaient la mort dans les rues de Constantinople. Ce fut un massacre effrayant, une terrifiante boucherie et, quand j'ai traversé la ville, quelques jours après ces horreurs sans nom, on voyait encore, sur les portes des martyrs, les signes tracés à la craie qui devaient les désigner à la colère des soldats et de la populace. Assaillis dans la rue ou dans leur demeure, la plupart avaient été tués à coups de matraques, beaucoup, ceux qui défendaient leur vie, avaient été passés par les armes. Et les Turcs traînaient au Bosphore leurs cadavres, aussi calmes que s'ils eussent exécuté ces chiens de Stamboul que, plus tard, ils ont condamnés à la famine dans l'une des îles des Princes.

Dans les provinces, le massacre fut plus horrible encore. Armés sous le nom de Hamidiyeh, les Kurdes, soutenus, encouragés par les autorités locales, commencèrent contre les paysans chrétiens d'Erzérourm, de Van, de Bitlis, une guerre d'extermination sans merci, satisfaisant ainsi leurs haines millénaires et leurs appétits de pillage.

Pour le musulman de ces pays, le chrétien est un être impur, méprisé, indigne de la pitié qu'on a pour les animaux, qui n'a droit à la vie qu'autant que le vrai croyant veut bien la lui

laisser. Ce sentiment barbare est dans le cœur de tout bon mahométan de la Turquie, comme de l'Arabie, comme de la Perse. Les parents l'inculquent aux enfants qui, moins réservés que les grandes personnes, insultent les voyageurs européens, même lorsqu'ils sont munis des plus hautes recommandations, même quand les grands personnages les reçoivent avec respect. On peut juger sans peine de ce que de pareils hommes ont pu faire dans les villages de l'Arménie contre de pauvres gens abandonnés par les États qui devaient les protéger et par leur Dieu même.

Aujourd'hui, sentant que les chrétiens, Grecs et Arméniens, sont hostiles à leur cause (on le serait à moins), les Jeunes-Turcs, malgré leur masque de libéralisme et en dépit de leur prétendue civilisation, n'hésitent pas à poursuivre cette indigne besogne d'extermination commencée par le souverain qu'ils ont détrôné et qui est voulue par la politique des Empires centraux. Ce sont des atrocités dignes des temps les plus hideux de l'Histoire, des massacres en masse, des supplices dont le récit seul fait frissonner d'horreur et, fait plus honteux encore parce qu'il ne trouve pas d'excuse dans la colère, on vend comme esclaves, sur les marchés des grandes villes de Turquie, des femmes et des enfants ! Est-il possible que nous soyons au xx<sup>e</sup> siècle ?

Telle est, dans ses grandes lignes, l'affreux martyre d'un peuple héroïque qui pendant des siècles a rendu tant de services à la civilisation gréco-latine. J'ai vu les Arméniens chez eux, en Russie, en Turquie et en Perse, dans leurs principales colonies ; je me suis trouvé à même de vivre de leur vie, d'apprécier leurs qualités, de reconnaître leurs défauts. Ce sont mes impressions et mes souvenirs que je désire relater.

Je viens de dire que la nation arménienne, jusqu'à ces dernières années, se trouvait répartie entre les territoires de trois puissances différentes : la Russie, de religion chrétienne orthodoxe, la Turquie, musulmane sunnite, et la Perse, mahométane chiite.

En Russie, les Arméniens habitent plus spécialement la plaine d'Erivan, la vallée de l'Araxe, le massif de l'Alaghéuz, volcan éteint, frère de l'Ararat, le Quara-bagh ou

Jardin noir, et les environs du Gheuk-tchai (le Fleuve bleu, le Goktcha des Russes) et les districts situés au sud de la Kourah. Dans la plaine ils sont mélangés aux Tartares, tandis que, dans les montagnes, ils voisinent avec les Kurdes, à l'est, les Mingréliens et les Lazes, à l'ouest. Partout les villages de ces divers éléments ethniques sont distincts, et leurs territoires s'enchevêtrent les uns dans les autres. Mais ces gens vivent en paix ; la police du tsar veille et tous sont désarmés.

Le centre religieux et intellectuel des Arméniens orthodoxes est, on le sait, à Etschmiadzin, bourgade voisine d'Eriwan, située dans cette belle plaine, riche et fertile, qui s'étend au pied de l'Ararat, du côté du Nord. Là, en face de la majestueuse double cime du volcan neigeux, se dressent les élégants clochers de la cathédrale arménienne, émergeant du groupe des habitations du clergé, au milieu de hautes murailles, semblables à celles de nos églises fortifiées du moyen âge. C'est dans cette enceinte que les patriarches ont réuni tous les souvenirs du passé de leur nation, tous ces précieux vestiges échappés aux injures des ans et aux fureurs des musulmans. Ornaments sacrés sauvés du pillage d'Ani, reliques des saints, objets touchés jadis par des mains royales, manuscrits précieux, chartes des princes, documents historiques et religieux. Et, ces trésors, des prêtres aimables, hospitaliers, les montrent avec une parfaite bonne grâce, à l'étranger qui passe et ils semblent dire : « Voilà ce que nous avons été. »

Autour de la cité sainte est la bourgade, composée, comme le sont tous les centres de l'Orient, de petites maisons à terrasses en terre battue. D'immenses réservoirs d'eau, creusés aux frais de l'église métropolitaine, contiennent, pour les temps de sécheresse, des réserves de fraîcheur, et la plaine, habilement irriguée suivant les méthodes persanes, cultivée par une population laborieuse, donne d'abondantes récoltes de blé, de coton, de fruits et de ce fameux vin dont on dit que le vieux Noé abusa jadis.

Plus au couchant, de l'autre côté du massif de l'Ala-gheuz, sont les restes d'Ani. Ruines imposantes par leur situation sur un éperon de falaises, entre deux profondes déchirures du sol, impressionnantes par leurs murailles et leurs tours, par la silhouette de belles églises construites en lave rouge sang

ou jaune d'or, aussi légère que la ponce, par les vestiges du palais des rois. Depuis plus de six siècles, Ani est une solitude où ne passent que les curieux et les patriotes épris des vieux souvenirs. Un prêtre vit avec sa famille dans ce cahos de décombres. Il dessert la seule église qui soit encore livrée au culte et, laissant son troupeau paître l'herbe des ruines, vient, pour le rare visiteur, ouvrir à deux battants les portes du sanctuaire aux voûtes ornées de fresques, rappelant celles des Comnènes au monastère de Trébizonde.

D'ailleurs, dans toute l'Arménie, en Géorgie, en Mingrélie, un art fortement inspiré par celui de Byzance s'est développé et conservé avec une incroyable persistance. Chaque village possède son église, sa cathédrale, dont la masse imposante domine les modestes demeures des fidèles, et, dans les bois, on rencontre souvent des chapelles abandonnées, élevées jadis par la ferveur d'un seigneur ou d'un groupe de pieuses gens. Puis, ce sont d'anciens monastères, désertés par leurs moines, où, dans les fortifications à demi ruinées, se sont réfugiés les paysans; fragiles abris contre les coups de main des brigands, si nombreux encore dans ces pays, il n'y a pas cent ans. Tous ces monuments sont faits selon un type voisin de celui qui était usité dans l'empire des Basileus, peu de temps avant sa chute. Construit-on une église nouvelle? Ses plans, ses détails sont copiés sur les modèles anciens et, ainsi, se perpétue ce style, gardant toujours son originalité. Parfois même, on voit les belles coupoles de bronze byzantines remplacées par d'affreux dômes de fer-blanc, innovation d'origine russe qui n'est pas du plus heureux effet. Mais les traditions sont conservées dans leurs grandes lignes : elles sont l'image de l'unité des sentiments nationaux.

Le prêtre enseigne la langue aux enfants en même temps que l'Évangile et, dans ces écoles de village où grouillent confondus filles et garçons, vêtus de couleurs éclatantes, ornés de lourds bijoux d'argent, on épèle toujours dans les caractères créés par saint Mesroh pour la langue arménienne, aux premiers siècles du christianisme. Ce n'est plus l'idiome dans lequel écrivait Moïse de Khorène qu'on parle de nos jours ; c'est une autre langue, souple, moins complexe que l'arménien classique, mais qui, grâce aux efforts des écrivains de

Constantinople, est devenue un instrument littéraire de premier ordre. Quant à la riche littérature des temps anciens, elle n'est plus comprise que des gens instruits.

Depuis cent ans environ qu'un maître puissant, descendu du Nord, est venu rendre aux opprimés la sécurité qui leur avait fait défaut durant tant de siècles, une renaissance du bien-être s'est épanouie dans tout le Petit Caucase. La richesse est venue récompenser les paysans de leurs labeurs. On voit partout aujourd'hui de plantureuses cultures, de riches jardins et, çà et là, s'élèvent des demeures plus en rapport avec l'amour-propre des favoris de la fortune. Parmi les Arméniens, il en est qui possèdent de grandes situations personnelles et ces gens qui passent, à juste titre d'ailleurs, pour être fort regardants en affaires, se montrent d'une générosité sans bornes pour leurs églises, et surtout pour celles d'Etschmiadzin, parce que leurs basiliques symbolisent leurs souvenirs, leurs regrets, et qu'ils mettent dans la puissance surnaturelle toutes leurs espérances.

Toutefois, les Arméniens, travailleurs infatigables, étaient des gens trop actifs pour se contenter d'habiter la terre de leurs aïeux, sous la bienfaisante égide de l'empereur de Russie. Beaucoup sont sortis de leurs villages pour se rendre aux villes, se lancer dans les spéculations et, en un demi-siècle au plus, Tiflis, Bakou et Batoum sont devenus leur domaine. Par son esprit pratique, sa ténacité, son ardeur au travail, ce peuple a eu le talent de mettre la main sur toutes les opérations lucratives de la Transcaucasie, à la grande jalousie, d'ailleurs, des Géorgiens et autres Caucasiens de vieille souche, qui, du temps de Strabon déjà, se faisaient remarquer par leur incapacité notoire en matière administrative, commerciale et financière.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Arméniens soient à l'abri de tout reproche. Non, certes; car, chez certains d'entre eux, la moralité dans les transactions n'est pas une vertu favorite. Cependant, en faisant abstraction de cette fâcheuse tendance, on doit reconnaître que les Arméniens sont remarquablement organisés pour les affaires et que, par suite, ils constituent un élément d'activité de premier ordre dans

les pays où ils se sont fixés. D'ailleurs, plus on vit en contact avec les Orientaux et plus on pense que chez tous, quelle que soit leur nationalité ou leur religion, la moralité, dans les affaires, est sensiblement la même. Ils ne diffèrent entre eux que par l'habileté plus ou moins grande avec laquelle ils savent tirer parti de leur absence de scrupules. Il serait donc fort injuste de flétrir les Arméniens et d'innocenter les autres; et d'ailleurs tant d'Européens ne valent pas mieux.

Si les Arméniens vivent heureux en Russie, ils n'ont certes pas à se plaindre du sort qui leur est fait aujourd'hui en Perse. Le gouvernement du Chah les traite avec grande douceur, leur rend justice, tout comme s'ils étaient mahométans, et les protège de son mieux contre les vexations de leurs turbulents voisins, les nomades.

L'Azerbaidjan est le principal centre des Arméniens de l'Iran; ils y vivent par villages ou groupes de villages, mêlés aux bourgs turcs, aux Chaldéens jadis déportés dans le district de Salmas, voire même aux Ghèbres, ou Mazdéens, encore nombreux dans l'Atropatène, patrie, dit-on, de Zoroastre. Ces chrétiens, soit catholiques, soit orthodoxes, s'étendent, par flots plus ou moins importants, sur toute l'ancienne Médie, sauf toutefois sur la partie de cette région demeurée aux mains des Kurdes. Tabriz, Maragha, Ourmiah, Kazvin, Téhéran, Hamadan ont chacune leur « Arménistan », ou Quartier des Arméniens; Ispahan, même, a son faubourg chrétien de Djoulfa, où les missionnaires de toutes les confessions, protestants, orthodoxes et catholiques se disputent les prosélytes. Tous ces chrétiens cultivent la terre, se livrent à la petite industrie, au commerce, figurent pour un bon nombre dans les postes subalternes de l'administration persane, parfois même commandent à des musulmans, comme officiers dans l'armée. C'est que les sentiments des Persans sont encore, en mille choses, sous l'impression laissée par leur ancien culte pour Ormazd, et qu'en dépit des enseignements des Mollahs, la tolérance et la douceur forment toujours le fond du caractère iranien. Quant aux Turcs qui se sont fixés dans le nord de la Perse, ils ont pris peu à peu les mœurs affables de leurs maîtres.

En dehors de leur foyer principal, j'ai rencontré des Arméniens isolés dans bien des districts du nord et de l'occident de l'Iran. Au Kurdistan de Sineh, par exemple, j'ai vu des villages arméniens, peuplés jadis par des déportés politiques, vivre perdus dans les montagnes, parlant un dialecte vieux de quatre ou cinq siècles et, malgré leur isolement, bien qu'ils fussent privés de prêtres, ils étaient encore chrétiens. Mais quel christianisme ! Le signe de la croix, quelques prières récitées sans en comprendre le sens, la monogamie et une sorte de baptême donné par les barbes blanches de la tribu. Ils vivaient en paix avec les Kurdes, leurs voisins, à la condition toutefois de leur payer une redevance annuelle et, à l'occasion, de leur donner leurs filles qui, de ce fait, devenaient musulmanes.

Ailleurs, dans le Quara-daghi (la Montagne noire) au sud de l'Araxe, lorsqu'en 1891 je cherchais un chemin entre Khoudâférin et Ahar, je me suis trouvé tout à coup au milieu d'un district très difficile, où six ou sept villages arméniens étaient en guerre contre les musulmans, leurs voisins. La cause de ces hostilités remontait fort loin dans la nuit des temps, et l'on guerroyait alors pour des vols de bétail, commis au préjudice des chrétiens. Durant le jour, les belligérants se tenaient à distance ; mais au cours de la nuit, on en venait parfois à des corps à corps et, des deux côtés, il y avait des morts et des gens hors de combat. Après avoir traversé l'un des villages turcs, où l'on m'exposa les causes du conflit sous un jour naturellement favorable aux musulmans, je me rendis chez les Arméniens, non sans faire un grand détour, parce que mes domestiques persans mouraient de peur. Tout le village sortit en armes à mon approche ; mais voyant que je n'étais pas un ennemi, on m'accueillit avec la meilleure grâce. Les femmes et les enfants formèrent un grand cercle de curieux, bariolé de cent couleurs, on m'apporta des tapis pour m'étendre, des fruits de la saison, on rit, on plaisanta, et pendant que je m'entretenais avec la femme de l'agha, le chef rentra, suivi d'une troupe de cavaliers, tous armés jusqu'aux dents, le corps pris dans un véritable réseau de cartouchières. Ils revenaient très contents ; l'ennemi manifestait le désir d'entamer des pourparlers de paix. La victoire

restait à la bonne cause, et l'agha pensa qu'il était convenable d'en rendre grâces par des libations en l'honneur du dieu du vin.

Malheureusement il n'en est pas de même partout où les chrétiens ont maille à partir avec les mahométans ; et, vers le lac d'Ourmiah, depuis Revandouz jusqu'à l'Ararat, dans ces pays où les Kurdes sont nombreux et organisés en tribus puissantes, la situation des Arméniens est le plus souvent fort précaire.

Quand on parcourt les districts arméno-kurdes, aussi bien en Perse que sur territoire osmanli, on rencontre, dans presque toutes les vallées, des ruines, les unes fort anciennes, les autres plus récentes. Quelquefois même encore fumantes. Ce sont les restes des villages détruits au cours des guerres entre clans musulmans et chrétiens ; car, partout, les Arméniens se défendent bravement. Ils luttent pour la conservation de leurs villages, de leur famille, de leurs troupeaux et de leurs cultures ; et, au fur et à mesure que les armes se sont perfectionnées, les villages ennemis se sont éloignés les uns des autres, laissant les traces de leurs successives étapes. Voici le vallon frontière entre deux territoires : à droite et à gauche, à quelques centaines de pas seulement du ruisseau, on voit deux monticules de décombres, de murs écroulés. Il y avait là deux villages ennemis, au temps où l'on combattait avec l'arc. Plus loin sont d'autres ruines, puis d'autres et d'autres : elles datent de l'époque des fusils à pierre, des armes plus perfectionnées encore, et, aujourd'hui, les gens se sont, des deux côtés, retirés à plusieurs kilomètres de la frontière pour s'adapter à la portée des fusils rayés en usage. Souvent la tribu kurde était plus nombreuse et plus forte que le clan des Arméniens. Alors les chrétiens sont partis, quand ils n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier ; ils sont allés, on ne sait où, chercher de nouvelles terres, un vallon moins exposé aux razzias.

Makou, au pied de l'Ararat, le Rocamadour de l'Arménie, dont le site est l'un des plus curieux qu'on puisse voir, était jadis une bourgade arménienne ; les inscriptions de ses rochers en font foi : aujourd'hui, elle est kurde.

C'est un gros village bien intéressant, que Makou. Bâtie sur le bord d'un torrent, dans une vallée profonde, fermée

de hautes falaises, cette agglomération est en grande partie construite sous un immense abri naturel où jamais il ne pleut. Autour, sont de beaux jardins en terrasses, laborieusement conquis par les bras d'infatigables travailleurs. Certes, ce ne sont pas les Kurdes qui ont ainsi tiré si beau parti des maigres ressources du sol, ce sont leurs prédécesseurs, les Arméniens qu'ils ont chassés pour s'emparer du fruit de leur labeur, en vertu de la raison du plus fort, loi barbare qui, malheureusement, n'est pas seulement en honneur chez les Kurdes.

C'est en Turquie que la situation des Arméniens a toujours été la plus difficile ; cependant ils étaient dès longtemps faits à cette lutte pour l'existence, cette vie avait toujours été la leur et celle de tous les peuples de l'Orient, depuis les époques les plus reculées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter les yeux sur l'histoire byzantine, aux temps où les Basileus et les Rois des Rois se disputaient les anciens États de Tigrane, de parcourir les Annales de la Géorgie de Wakoucht. Ce n'étaient que pillages, massacres, sièges de villes et de monastères, réductions de villages entiers en esclavage. Ces peuples s'étaient cependant accoutumés au danger, et un certain équilibre existait dans l'insécurité générale.

C'est de l'époque byzantine, que datent les principales colonies arméniennes des côtes d'Anatolie. Au cours des guerres des Romains contre les Perses, les pays de l'Ararat furent le théâtre de luttes sanglantes qui se prolongèrent pendant des siècles, et les habitants émigrèrent ; ils allèrent chercher la tranquillité au cœur même de l'empire, dans ces villes maritimes dont la possession n'était pas disputée par les belligérants. Trébizonde, Kérasunde, Samsoun, Sinope, et une foule de bourgades de moindre importance reçurent des colonies, et la capitale des derniers Comnènes, plus favorisée, renfermait encore, avant les derniers massacres, plus de vingt mille Arméniens, tant dans la ville que dans la banlieue.

De tous les sites de la mer Noire, Trébizonde est, sans contredit, l'un des plus agréables. Bâtie en amphithéâtre sur les contreforts de la chaîne Pontique, le Torou-Daghi des Turcs, la cité s'étend jusqu'à la mer, comprenant, dans son massif, la colline entourée de murailles où s'élevait l'antique

Trapézonte. Ses rues, son bazar sont, comme dans tout l'Orient, des ruelles étroites, fraîches, abritées contre le vent et les ardeurs du soleil, sur lesquelles s'ouvrent d'innombrables petites boutiques. Que de fois j'ai parcouru ce bazar, en quête de médailles anciennes, d'aspres de ces princes qui, les derniers, ont porté la pourpre romaine. Je m'arrêtais longtemps et avec plaisir dans toutes les boutiques d'orfèvres, des Arméniens, et je causais avec eux, en prenant de minuscules tasses de café, assis dans leur atelier, sur leur établi, pendant que l'apprenti, les joues gonflées par le chalumeau, soudait quelque breloque. Ces gens étaient heureux, parce que les consuls protecteurs veillaient à leur sécurité, et que leur métier rapportait de quoi vivre. Partout, dans la ville, on rencontrait des Arméniens : au port, dans les douanes, dans les administrations, dans les affaires. Tous travaillaient, tandis que le Turc, assis au kavé-hâné, fumait son narghileh, ou prenait son verre de mastic. Hélas ! Que sont devenus ces gens laborieux ? Quatorze mille ont été massacrés dans ces derniers mois, et les femmes sont parties en esclavage, obligées de se faire musulmanes, contraintes d'accorder leurs sourires aux bourreaux de leur père, de leur mari, de leurs frères. La guerre avait chassé les consuls à Trébizonde, leurs seuls soutiens.

Escale de tous les paquebots naviguant dans la mer Noire, proche voisine de Batoum, en relations continuelles avec Odessa, Novo-Rossisk, et tous les grands ports de la Méditerranée, tête de ligne des caravanes se rendant à Erzeroum, Khoï, Tabriz et Téhéran, Trébizonde semblait être une ville civilisée. On y rencontrait des Turcs, des Grecs, des Arméniens, des Persans et quelques Lazes, descendus de leurs montagnes. Ce sont donc les Turcs, et les Turcs seuls qui ont fait couler des flots de sang dans ces ruelles, jadis si paisibles. On ne peut mettre ces crimes sur le compte des Kurdes ; car on se trouve là bien loin des bandes farouches du Kurdistan.

Et si Trébizonde, bien que très européenne, a été la victime de cette soif de meurtre, qu'a-t-il dû se passer dans les villes de l'intérieur, à Baïbourt, Bitlis, Mouch, Erzingian, Quara-Hissar, Sivas, et dans ces villages des montagnes, perdus à des lieues et des lieues de tout centre chrétien ? En quel

état les Russes ont-ils trouvé Erzeroum, quand ils y sont entrés? Erzeroum qui comptait quarante mille habitants, presque tous arméniens.

Depuis les ordres exécrables donnés par Abd-ul-Hamid, l'esprit public, chez les Turcs, s'est monté de la manière la plus injuste contre les Arméniens et j'ai, moi-même, entendu dans la rue, où deux enfants se battaient, un Turc à barbe blanche, d'aspect vénérable, et qui souriait en égrenant son chapelet, encourager l'un des deux petits adversaires par ces mots, dont sa conscience atrophiée ne pouvait comprendre toute l'horreur : « Vour ! vour ! Erméni dour. » (Frappe ! frappe ! c'est un Arménien.) On était alors au lendemain des grands massacres de Constantinople.

Chaque fois que l'Empire ottoman a des déboires, c'est sur les chrétiens que les Turcs passent leurs colères. Aujourd'hui, l'extermination des Arméniens est à l'ordre du jour, parce que les Alliés, protecteurs des infortunés Arméniens, sont en guerre contre la Turquie. A des haines injustes, sont venues se joindre les colères contre l'ennemi, le désir de l'outrager.

Après avoir parlé des Arméniens dans leur patrie, il convient de montrer, en quelques mots, quelle est la position mondiale, quelle est la situation politique, géographique et morale de ce peuple, en dehors de ses anciens domaines, et des États entre lesquels le hasard des guerres l'a partagé ; car, persécuté depuis des siècles et des siècles, les Arméniens se sont expatriés en grand nombre et ont emporté avec eux, dans les pays lointains où ils se sont fixés, non seulement leurs admirables aptitudes au travail, mais aussi, malheureusement, beaucoup de cette duplicité qu'acquiert tout individu que la violence et l'injustice de ses maîtres contraint à employer la ruse. C'est une tare, commune à presque tous les Orientaux, et dont un peuple ne se guérit que très lentement. Il serait donc faux de dire que les Arméniens ont su conquérir toutes les sympathies. Dans bien des pays on les tient en méfiance, comme on fait pour les Grecs, les Syriens, et toutes ces races dont la conscience ne semble pas être la même que la nôtre. Ce jugement, porté par l'opinion publique dans certains milieux, est certainement d'une sévé-

---

rité excessive et ne peut être partagé par celui qui a visité les Arméniens chez eux; mais il se justifie trop souvent par des faits quand on a affaire aux intermédiaires arméniens, si nombreux dans toutes nos grandes villes. Ce n'est pas en étudiant ces gens inférieurs qu'on peut se faire une idée juste du caractère de ce peuple, c'est en fréquentant la classe supérieure, et en vivant avec les paysans; mais l'Européen connaît à peine les intellectuels arméniens, ignore les paysans, et n'est guère en contact qu'avec le courtier de bas étage.

Il existe de très importantes colonies arméniennes à Moscou, Pétrograd, Odessa, Londres, Paris, Vienne, Berlin, New-York, Bombay, dans tous les grands centres commerciaux et industriels; et ces colonies sont prospères, parce que l'Arménien, qui possède une surprenante facilité d'assimilation, ne se spécialise jamais. Il est comme le Juif, comme le Parsi, aux Indes, comme le Chinois; toute affaire susceptible de fournir des bénéfices lui convient, quelle qu'elle soit, et il se montre extrêmement aventureux, à la manière des Américains. Souvent il réussit, parfois il échoue; mais il ne se décourage jamais et recommence ses affaires sur un pied plus modeste, comme courtier, ou même comme simple employé.

Aux Indes, l'Arménien se trouve en contact avec le Parsi, Perse zoroastrien émigré à Goudjarat, lors de la conquête de son pays par les musulmans, homme d'une habileté consommée, contre lequel l'Arménien ne lutte que difficilement. Plus loin vers l'Orient, on ne voit même plus de Parsis, ni de Juifs. C'est le Chinois qui règne en maître par sa ruse, par son sens merveilleux des combinaisons avantageuses.

Les deux foyers de la population arménienne sont donc la Grande et la Petite Arménie, contrées distantes l'une de l'autre de centaines de kilomètres, ne possédant que de très vagues points de contact et qui, pratiquement, ne paraissent pas pouvoir être réunies en un seul État. En ce qui concerne la Grande Arménie, dont la Russie possédait une partie avant la guerre, et dont elle occupera bientôt la totalité, le tsar est le maître de sa destinée; elle est en bonnes mains. Mais pour la Petite Arménie, la Cilicie, il semble qu'il faudrait la reconstituer en pays indépendant. Ses limites du temps des Croisades

qui comprennent tous les districts où, de ce côté, se parle la langue arménienne, conviennent fort bien à cette restauration : elles donnent au nouvel État un débouché facile sur la mer et des terres fertiles dont ce peuple, assuré de la tranquillité, tirera le meilleur parti. Les Arméniens ont trop souffert ; il n'est que juste de leur rendre un toit qui fut à eux, celui des Lusignan. Ce sont des déracinés et, comme tous les hommes qui n'ont plus de maison familiale, ils sentent autour d'eux un vide immense ; ils éprouvent l'angoissante incertitude du lendemain. Donnons-leur la sécurité, et nous verrons se développer rapidement un petit peuple pacifique, énergique et travailleur, d'esprit très affiné, qui tiendra dans le monde une place fort honorable. Je souhaite voir un jour flotter dans le port de Marseille le pavillon arménien.

J. DE MORGAN